DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 399. 15 Août 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

ENCORE LES

Chevaux d'Elberfeld

— Eh bien, et les chevaux d'Elberfeld? nous écrit-on souvent.

La vive curiosité (et si légitime!) excitée par ces quadrupèdes calculateurs, liseurs et causeurs est restée en suspens. Après tant d'hypothèses plus ou moins plausibles, parmi lesquelles celle d'une supercherie est, il faut bien le dire, la plus généralement acceptée, on attendait un jugement véritablement scientifique.

Nous avons annoncé que la question était soumise à l'Institut Psychologique et qu'une commission allait être nommée pour procéder à des expériences décisives. Le dernier Bulletin de l'Institut publie le rapport de M. Ménégaux sur le livre de Krall, *les Animaux pensants*, et la description du « Questionneur muet » inventé pour le contrôle des chevaux d'Elberfeld par le professeur Yves Delage, de l'Académie des Sciences. M. Edmond Perrier, directeur du Muséum et l'un des vice-présidents de l'Institut, a résumé ces deux documents pour les lecteurs du *Temps*.

Je me suis abstenu jusqu'ici, dit-il, de parler des chevaux calculateurs, lecteurs et causeurs d'Elberfeld, parce que je tenais auparavant à soumettre la question à l'Institut général psychologique, fondé à Paris grâce à la très généreuse initiative de M. Serge Youriévitch, attaché à l'ambassade de Russie, et dont le *Bulletin* est dirigé par un comité de rédaction comptant des personnalités comme celles de MM. Bouchard, Boutroux, d'Arsonval, Yves Delage, Liard, Paul Richer, Bigourdan, membres de l'Institut de France, ou comme celles MM. Aristide Briand et L. Herbette qui ont une incontestable connaissance de la psychologie humaine...

(On ne peut se tenir d'interrompre ici par un sourire l'éminent savant. M. Aristide Briand doit avoir acquis son « incontestable connaissance de la psychologie humaine » dans les assemblées parlementaires. Espérons que ce qu'il sait des politiciens ne saurait s'appliquer à d'honnêtes chevaux.)

Toute l'histoire de ces chevaux a été exposée avec une précision et une clarté parfaites, en même temps qu'avec la plus grande impartialité par M. A. Ménégaux dans une des dernières séances de l'Institut psychologique ; elle a fait l'objet d'une discussion approfondie ; un appareil de contrôle des expériences, extrêmement ingénieux et sûr, a été proposé par M. Yves Delage, et il a été décidé que M. Krall, le patient éducateur des chevaux, serait pressenti à l'effet de savoir s'il consentirait à ce qu'une commission de savants allât étudier, à l'aide de cet appareil, l'intelligence de ses élèves. M. Krall a répondu fort aimablement, mais en posant cependant une condition préalable. Le moment est donc venu de traiter la question et de chercher à l'élucider dans la mesure où elle peut l'être actuellement.

Aussi bien s'agit-il ici d'un sujet de psychologie humaine tout autant que de psychologie animale, ce qui en double l'intérêt.

M. Perrier résume ensuite avec impartialité et précision l'histoire de l'écurie pédagogique d'Elberfeld, qui est bien connue de nos lecteurs : von Osten le précurseur, Hans I[er] et Hans II, leur éducation primaire, les premières polémiques, l'intérêt manifesté par Guillaume II et l'admiration du ministre de Prusse ; l'arrêt terrible d'Oscar Pfungst : « Hans ne sait ni lire, ni compter, ni calculer ; il ne connaît ni les monnaies, ni les cartes, ni le calendrier, ni l'heure. Il ne peut répéter un nombre prononcé devant lui. Il n'a aucune trace d'entendement musical et pas de mémoire. Nous avons éprouvé toutes les facultés de l'animal, mais aucune n'a résisté à la critique » ; la télégraphie par petits mouvements, que le peintre Reudich crut surprendre, et qui expliquait les réponses intelligentes du cheval, la mort de von Osten découragé, léguant ses

chevaux à son ami Krall qui a publié l'an dernier à Leipzig, sous ce titre : *Les Animaux pensants*, un livre consacré tout entier à la réhabilitation de von Osten.

Avec M. Krall, la question prend toute son ampleur. Non seulement il continue l'éducation de Hans II, mais il entreprend celle de deux étalons arabes, Mohamed, âgé de deux ans, et Zarif, âgé de deux ans et demi, auxquels il en adjoint plus tard un troisième. Nous avons raconté les expériences et montré les résultats obtenus dans l'*Echo*, à la suite de la conférence de M. de Vesme, et aussi dans le numéro du 1er avril. Rappelons-les brièvement avec M. Perrier :

Dès les premiers mois, les élèves apprirent à comprendre les ordres oraux ou écrits, donnés en allemand ou en diverses autres langues, y compris le grec, tracés en lettres gothiques, latines ou grecques. Krall leur disait : « Fais ce qui est écrit ! » Et il écrivait au tableau : « Soulève ton pied droit, ton pied gauche ; indique la droite, la gauche, le haut, le bas ; fais les signes oui, non, rien ; secoue la tête ; montre la langue ; donne un baiser ; baisse la tête ; hennis deux fois, trois fois ; renifle ; baille, etc. Ou il interrogeait : quel est le pied que je soulève, le bras que j'étends ? Sans doute, ce langage n'était ni de la poésie de Victor Hugo, ni de l'éloquence de M. Jaurès, mais pour des chevaux... Ils ne chantaient pas ; mais tout de même ils apprirent à reconnaître les notes de la gamme, à écrire les noms des morceaux de musique exécutés devant eux et celui des compositeurs...

... Les chevaux d'Elberfeld calculent aussi mieux que beaucoup de polytechniciens ; ils savent faire des additions, des soustractions, des multiplications, des divisions, et non pas seulement sur des nombres très simples comme 3, 4, 5, etc. ; ils peuvent additionner 6.714 et 1.351 ; soustraire 1.423 de 5.674 ; multiplier 3 + 4 par 2 + 2, ou 4 + 6 par 15 — 6 ; diviser 12 + 6 par 3, ce qui suppose deux ou trois opérations successives ; extraire des racines carrées, puis les ajouter ou les soustraire comme $\sqrt{81} + \sqrt{49}$ ou $\sqrt{81} - \sqrt{25}$, ils savent aussi résoudre des équations du 1er degré. Muhamed a même réussi à extraire la racine cubique de nombres tels que 12.167 qui est 23, à additionner la racine cubique de 39.304 avec celle de 10.648, celle de 39.106 avec celle de 10.648 et de 9.621 ; il en est aux racines bicarrées. Tous les élèves des classes de mathématiques spéciales de nos lycées savent que la théorie de ces opérations et la pratique qui en résulte sont fort compliquées, et je puis, sans offenser personne, supposer que beaucoup de nos lecteurs ne sauraient comment s'y prendre ; j'aurais besoin moi-même de m'y remettre, quoiqu'on m'ait jadis familiarisé soigneusement avec ce genre de calcul. M. Quinton, qui a l'esprit ouvert à tout, a montré que ces opérations pouvaient être facilitées par des trucs de calcul mental, tels que ceux employés par le fameux Inaudi. Tout de même, on n'aurait pas imaginé que ces trucs fussent à la portée des chevaux, et si connus de leurs éducateurs. Enfin les chevaux d'Elberfeld savent épeler les mots et les écrire quand on les prononce devant eux ; l'orthographe en est encore un peu phonétique ; mais ils en comprennent si bien le sens qu'ils ont eu l'audace d'user spontanément de leurs talents pour demander des carottes. A l'aide de leur écriture conventionnelle spéciale, ils peuvent causer, par conséquent, soit entre eux, soit avec leur patron à qui ils savent adresser des pétitions. Ils aiment la plaisanterie et la mystification, et font, quand on les ennuie, des fautes exprès comme des écoliers boudeurs.

L'éminent savant conclut :

Tout cela paraît, au premier abord, d'une si criante invraisemblance que le professeur Dexler, de l'Université de Prague, s'en est indigné au point d'écrire : « Le livre de Krall est une vilaine tache dans notre littérature scientifique contemporaine. Né dans l'atmosphère empoisonnée de la fumisterie et de la fourberie, ce livre est un monument élevé au culte de la bêtise. » Et c'est bien le cas de dire, en effet, comme les montreurs de « phénomènes » : il faut le voir pour le croire. Des hommes distingués qui ont tous à leur actif de fort beaux travaux scientifiques : le professeur Sarasin, de Bâle ; le professeur Claparède, de Genève, dont le nom fut porté par un critique scientifique des plus sévères ; le professeur Mackenzie, de Gênes ; le professeur Ziegler, de Stuttgart, et beaucoup d'autres ont vu et ont cru. Hæckel lui-même a félicité M. Krall. Ce sont de hauts patronages, et il faut bien reconnaître que si tous ces savants ont été victimes d'une illusion, Malebranche, Descartes, Buffon, Cuvier ont été victimes de l'illusion contraire qu'ils ont contribué à propager. Il n'y a sûrement pas, comme ils le professaient, un abîme entre les facultés psychiques des animaux et celles de l'homme. C'est cette opinion qui a rendu si obscure l'énigme, aujourd'hui en grande partie déchiffrée, des instincts des insectes. Les livres de Henri Fabre sont tout pleins des troublantes merveilles qu'accomplissent, avec un cerveau en apparence rudimentaire, ces êtres d'une taille si disproportionnée avec ce dont ils sont capables. Il a fallu, dans un passé lointain, toute une longue série de raisonnements simples, ajoutés bout à bout de génération en génération, pour arriver aux actes qui ont inspiré l'enthousiaste admiration d'Henri Fabre, de Mæterlinck et même d'Edmond Rostand.

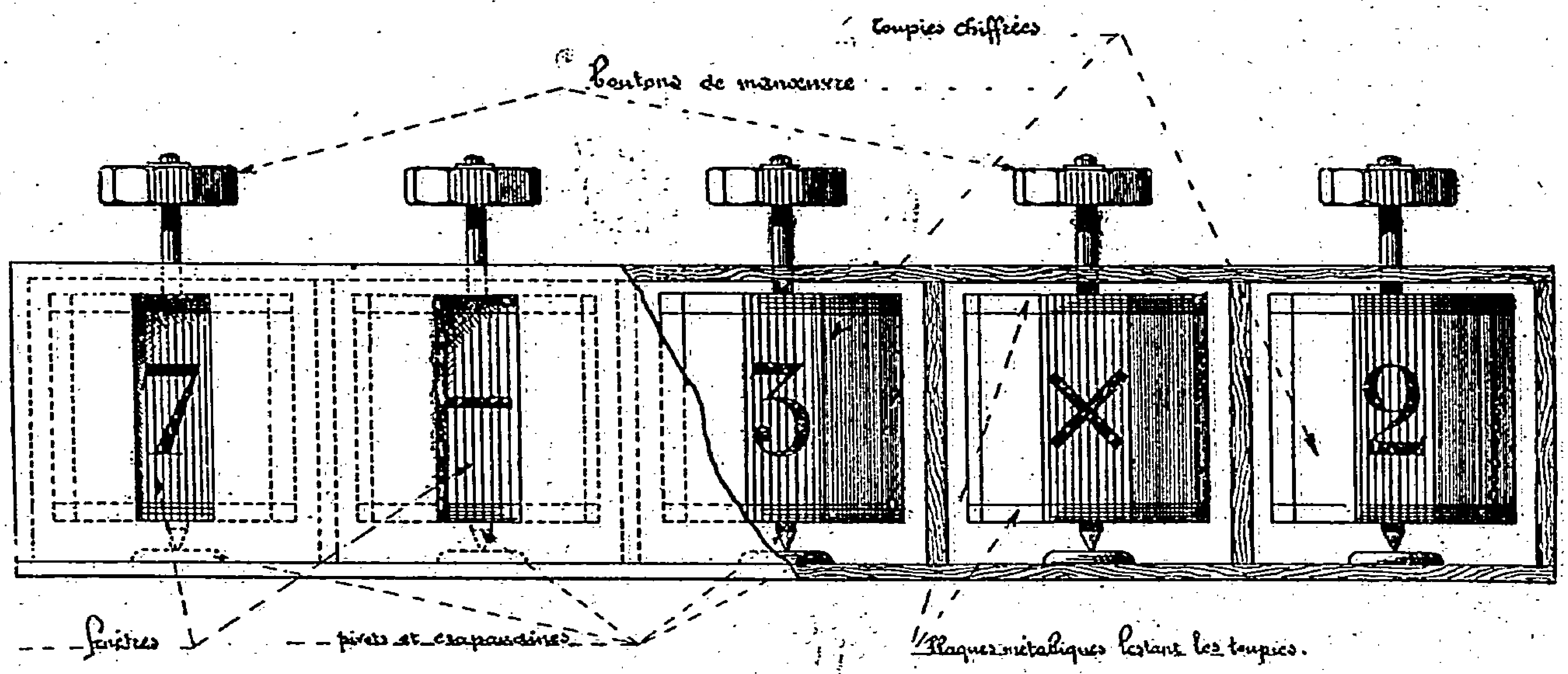
Ces raisonnements ont été faits cependant par les ancêtres infimes des guêpes, des abeilles, des termites, des fourmis et de bien d'autres, et avec quel cerveau imparfait en apparence ! Il faut donc voir.

Certes, les médiums, les spirites de toute espèce, les sourciers eux-mêmes nous ont habitués à tant de fraudes, à tant de simulations, difficiles à déceler, des hommes si éminents sont tombés dans leurs pièges qu'on ne saurait trop se méfier ; mais Priestley avait coutume de dire :

« Dans les sciences, l'absurde peut être vrai », et c'est pourquoi l'Institut général psychologique a adressé à M. Krall la demande dont il a été question au début de cet article. A la proposition que lui avait faite, au nom de cet Institut, M. d'Arsonval, qui en est le président, M. Krall a répondu en lui proposant de venir auparavant lui-même à Elberfeld ou d'y envoyer une autre personne qui soit très habituée aux animaux, afin de tout voir et de se rendre compte si les chevaux veulent bien travailler avec lui. On sait effectivement qu'un cheval n'obéit pas au premier venu ; il faut, pour obtenir son obéissance d'emblée, une aptitude spéciale. Et c'est là la grande difficulté de ces expériences. Un animal n'est pas une machine aveugle qui fonctionne fatalement dès que certaines conditions nécessaires et suffisantes sont réunies. En admettant même que tout organisme ne soit qu'une machine, nous ne connaissons pas suffisamment ses conditions de fonctionnement pour le manier comme une automobile ou un aéroplane qui ne sont pas d'ailleurs sans causer encore quelques surprises. Il faut compter avec l'humeur de l'animal, son état de santé, ses caprices. Il y aura toujours dès lors des gens qui auront vu et que ceux qui n'auront pas vu devront croire sur parole. Ce serait beaucoup exiger que ces derniers soient tous également confiants, et par suite les discussions recommenceront.

Qui sait enfin si ces chevaux capables de causer entre eux ne se communiqueront pas leurs impressions et ne se syndiqueront pas, en quelque sorte, même contre l'appareil de M. Delage, à seule fin de mystifier les hommes trop curieux ? Alors...

L'appareil imaginé par M. Delage et auquel on pourrait donner le nom de « questionneur



LE QUESTIONNEUR MUET

muet », à la fois discret, automatique et inaccessible aux suggestions, se compose d'une boîte en forme de prisme droit, à bases carrées, disposé horizontalement et mesurant environ 50 centimètres de long, (horizontalement, de gauche à droite entre les deux bases carrées), 10 centimètres de large (horizontalement, d'avant en arrière et 10 centimètres de haut). Cette boîte est divisée en cinq compartiments semblables, cubiques et mesurant chacun 10 centimètres dans chaque sens.

Chacun de ces compartiments cubiques contient un appareil semblable. Nous en décrirons donc un seul.

Cet appareil est un tourniquet à axe vertical, en forme de prisme droit dont les bases sont des décagones réguliers. Ce prisme a donc son contour divisé en dix faces verticales rectangulaires. L'axe qui traverse le prisme est en acier conique à l'extrémité inférieure, reposant par sa pointe dans une crapaudine de même métal. En haut, l'axe passe dans un trou de même diamètre que celui-ci, et servant à le maintenir dans sa position verticale, tout en lui laissant toute liberté pour tourner presque sans frottement.

Cet axe se termine en haut par un large bouton de métal faisant saillie au-dessus de la boîte et en forme de décagone, dont les côtés corres-

pondent à ceux des bases décagonales du prisme. Le prisme est lesté par deux plaques de métal correspondant à ses bases pour lui donner plus de masse et d'inertie.

On comprend que l'appareil ainsi déposé constitue une sorte de toupie fixe dans l'espace, capable de tourner autour de son axe, et à laquelle il suffit d'imprimer une vive impulsion, au moyen du bouton qui la termine en haut, pour lui faire faire un nombre si grand de tours si rapides qu'il soit impossible de les compter ou de les prévoir.

Sur les dix faces rectangulaires du prisme sont inscrits les dix chiffres de 0 à 9. La face antérieure de la boîte cubique contenant le prisme, (c'est-à-dire celle qui est le plus éloignée de la position de l'observateur, qui a la boîte placée sur une table devant lui) est percée d'une fenêtre de même dimension qu'une des faces du prisme. Par cette fenêtre, le numéro inscrit se présente aux yeux du cheval placé devant l'observateur, mais l'observateur lui-même ne le voit pas.

La forme décagonale du bouton a pour but de reconnaître si ce qui se présente devant la fenêtre est un chiffre très en face et, dans le cas contraire, permet de rectifier la position.

Dans le premier, le troisième et le cinquième des compartiments de la grande boîte sont trois prismes identiques à ceux que nous venons de décrire. Dans les compartiments 2 et 4, la disposition est semblable, sauf cette différence que les prismes n'ont que neuf faces, sur lesquelles sont inscritsles signes × — × lesquels se trouvent répétés ainsi chacun trois fois, en succession régulière.

Ajoutons enfin que devant la paroi intérieure de la grande boîte percée de ces cinq fenêtres est un volet mobile de même forme, articulé avec la boîte, le long de son bord inférieur, par deux charnières et maintenu fermé par un petit crochet au milieu de son bord supérieur. Le mode d'expérimentation est facile à comprendre.

L'expérimentateur est assis devant une table et a la boîte placée devant lui, lesboutons supérieurs à portée de sa main, le volet mobile fermé est tourné du côté où il ne peut le voir. Le cheval est placé en face de lui, de l'autre côté de la table. L'observateur actionne alors successivement les cinq boutons, en leur donnant une très vive impulsion entraînant une rotation d'au moins deux ou trois minutes.

Quand tous les tourniquets sont arrêtés, il rectifie leur position de manière à ce que chacun présente une face bien parallèle à la petite fenêtre corrrespondante; puis il ouvre le petit crochet ; le volet s'abat, et tandis que lui-même ne voit rien apparaît aux yeux du cheval un problème numérique tel que 7 — 3 × 2.

On attend que le cheval ait répondu, on inscrit sa réponse, et, sans toucher à la boîte, on va voir quel était le problème et on l'inscrit à côté de la réponse.

Puis l'observateur reprend sa place, referme le volet,il est prêt à recommencer.

On voit que le nombre des expériences différentes possibles avec cet appareil est pratiquement infini.

L'observateur, ne sachant rien du problème posé, ne peut sciemment, ni à son insu, renseigner le cheval. Il est bien entendu que les expériences doivent être faites dans un local autre que l'écurie du cheval,inconnu antérieurement de ses éducateurs, et présentant toute garantie, surtout en ce qui concerne la présence éventuelle de trous permettant de voir les chiffres du dehors, ou de miroirs renvoyant leur image.

Les expériences devront être faites en présence de témoins assez nombreux présentant, en outre des membres de la Commission de l'Institut, des personnes offrant toutes les garanties désirables, sans exclure les éducateurs du cheval ou les personnes capables de le solliciter à répondre. Mais toutes ces personnes devront être assises derrière l'opérateur, et une barrière transversale de la hauteur d'une table divisera la salle en deux compartiments, l'un renfermant l'opérateur et les assistants, l'autre renfermant la table avec l'appareil fixé dessus par deux vis et le cheval.

Il faudrait refuser toute expérience dans laquelle quelqu'une des garanties ci-dessus aurait été refusée. Enfin, il faudrait, soit en une, soit en plusieurs séances, selon la fatigue ou la bonne volonté de l'animal, au moins 25 expériences.

Sur l'observation de l'un des assistants, on pourrait, comme complément de garantie, ajouter à la boîte un léger rideau d'étoffe recouvrant les cinq boutons polygonaux, lesquels seraient actionnés à travers le rideau assez lâche pour ne gêner en rien leur mouvement.

On éviterait ainsi que des signes ou marques accidentelles ou intentionnelles sur les boutons moteurs puissent indiquer laquelle des neuf ou dix faces se présente devant la fenêtre. Enfin, les numéros et les signes arithmétiques au lieu d'être inscrits directement sur les faces des toupies polygonales pourraient être inscrits sur des fiches de carton de forme appropriée, qui seraient fixées sur les faces polygonales des toupies. On pourrait ainsi changer la nature des marques et des signes, et étendre beaucoup l'utilisation de l'appareil à des expériences de nature variée.

Ce procédé d'expérimentation si nouveau et si ingénieux rend impossibles toute fraude et tout signe involontaire. Attendons avec curiosité que les chevaux d'Elberfeld y aient été soumis.

GEORGE MALET.

CONSIDÉRATIONS PERSONNELLES

A PROPOS DU

Nuage dit prophétique de Vienne

en Dauphiné

II

Le premier enseignement qui s'offre à l'esprit c'est la démonstration de l'existence de Dieu. Il est impossible aux personnes de bonne foi de prendre le nuage de Vienne pour un nuage ordinaire, qui aurait offert aux yeux d'un certain nombre de spectateurs des figures, des dessins simulant plus ou moins exactement des êtres réels, que les uns auraient désignés dans un sens, les autres dans un autre, ici, les personnages, les animaux, les objets divers étaient tellement bien figurés, si nettement dessinés que pas un des témoins n'a émis d'opinion divergente sur l'identité de leur nature ; tous ont été d'un avis unanime pour reconnaître que le tableau qui s'exécutait sous leur yeux n'était pas l'effet fortuit des jeux du hasard, mais bien le produit d'une volonté libre, agissante et consciente.

Plus d'un intellectuel sceptique serait enchanté de pouvoir en faire honneur au talent d'un artiste de génie, auteur d'un procédé encore inconnu ; mais cet artiste n'a pas encore paru.

Bien que la science ait fait depuis un demi-siècle d'immenses progrès, nos ingénieurs qui s'élèvent dans les airs, qui traversent les nuages, n'ont pas encore trouvé le moyen de les condenser suffisamment pour en faire un corps résistant capable de recevoir de la peinture à fresque ; ni de les transformer en un bloc de glace que l'on pourrait sculpter comme un bloc de marbre ; cela viendra peut-être, si Dieu le permet, mais il ne l'a pas encore permis ; il faut donc se résigner à voir dans l'exécution de ce tableau aérien la main d'un être supérieur à l'homme, la main du Tout-Puissant.

S'il ne s'est pas abaissé jusqu'à effectuer lui-même cette œuvre, pourtant si remarquable, il a des ministres pour le remplacer. L'ange qui a formé le prodige est peut-être celui qui a écrit sur la muraille du palais de Balthazar le fameux : « Mane, Thecel, Pharès », ou celui qui a tracé le *Labarum*, aux yeux de Constantin, avec ces mots, en lettres brillantes au-dessus du soleil « τουτῳ νικα » : par ceci, sois vainqueur. Quel qu'il soit, pour qu'on ne puisse invoquer les caprices du hasard, ni soulever la moindre objection il a fait apparaître sur l'azur du ciel, des lettres, des chiffres qui auraient facilement trouvé place sur le nuage. Ici éclate manifestement une volonté indépendante, bien libre de ses actes. Enfin pour montrer que c'est bien un nuage spécial, son auteur a tenu à ce qu'il ne fût aperçu que par un petit nombre de témoins, tandis qu'un phénomène aussi remarquable et d'une aussi longue durée n'aurait pu échapper à la vue d'un bien plus grand nombre de personnes.

Les spectateurs ont même été choisis parmi les gens peu instruits, qui disent simplement ce qu'ils ont observé, afin de pouvoir dire qu'ils ont aussi bien vu que les autres ; tandis que des savants auraient, même à leur insu, mêlé leur appréciation personnelle à ce qu'ils auraient aperçu, et que sur vingt témoins on aurait pu recueillir vingt témoignages différents. Aucun doute n'est donc possible, c'est bien un phénomène surnaturel.

Les incrédules de bonne foi, ceux que tourmente le doute touchant la destinée humaine, doivent se réjouir, puisqu'ils reçoivent la preuve de l'existence de Dieu comme ils la réclament, visible et pour ainsi dire palpable. Que leur importent les conceptions profondes des philosophes, les systèmes ingénieux des savants, qui cherchent à se démontrer que l'univers

s'est créé tout seul et que l'homme n'a pas à se préoccuper de l'au-delà, puisqu'ils sont certains maintenant que ce ne sont que des hypothèses et que les hypothèses sont fausses? Ils se joindront aux croyants pour rendre au Créateur les hommages qui lui sont dûs, afin d'assurer leurs destinées immortelles.

AUTRE ENSEIGNEMENT

Il est un autre enseignement donné par ce prodige aérien, c'est que c'est une prophétie.

Toute personne un peu instruite pourra, aussi bien que ceux qui sont familiarisés avec les révélations divines, comprendre que le nuage blanc symbolise la légitimité et le nuage noir l'Empire, la République, le socialisme, et le nuage lui-même en fournit immédiatement la preuve, en annonçant dès 1848 qu'un second empire va surgir en France. En face du lion noir couché, qui avale le bonnet phrygien, c'est-à dire la première république, se montre un autre lion qui reste debout et semble s'inspirer du lion couché. Un des aigles situés au-dessous du chapeau de Bonaparte quitte sa place et vient se poser sur la tête du lion debout comme pour lui donner le signal d'entrer en scène.

Quelques années après, Napoléon III, se déclarait empereur des Français. D'ailleurs, ce phénomène ne signifierait rien, s'il n'était pas une prophétie. A ce titre, il revêt une extrême importance. Emanant directement d'une source divine, sans passer par l'intermédiaire de la mémoire ou de l'imagination humaine, il est la manifestation de la vérité et doit inspirer une entière confiance, et comme il est en parfaite concordance avecla révélation moderne qui avait déjà fourni de leur véracité la preuve qu'exige saint Paul, ces derniers en reçoivent une sorte de sanction divine, un surcroît d'autorité, et, par conséquent, elles peuvent aussi inspirer une grande confiance. Nous verrons, en parlant du conflit de l'Allemagne avec la France, combien ce concours nous réserve de satisfaction.

Indirectement, ce nuage montre qu'on peut, qu'on doit croire aux prophéties, et inflige une leçon aux savants, aux intellectuels qui refusent d'y croire. Pour moi, j'y ai toujours cru et même je partage l'opinion du regretté Gaston Mery qui pensait qu'une prédiction bien déterminée à l'avance et qui se réalise au moment précis où elle est attendue, est une des meilleures preuves de l'existence de la Divinité.

Autre enseignement, ce n'est certainement pas pour l'agrément d'une vingtaine de personnes que Dieu a fait apparaître ce prodige dans le ciel, c'est plutôt pour l'instruction de la société tout entière. Déjà en 1848, l'indépendance en politique et en religion se manifestait ouvertement; Dieu a, sans doute, jugé qu'il devait affirmer qu'il existait toujours, qu'il s'occupait des choses d'ici-bas et même que, contrairement à une opinion trop répandue, il s'y intéressait. En signalant à grands traits les gouvernements qui allaient régner en France, il rappelait qu'il connaît l'avenir et qu'il est le maître des empires comme des particuliers; que les gouvernants aussi bien que les sujets étaient soumis à ses lois et qu'ils avaient des devoirs à remplir envers lui aussi bien les uns que les autres. Cet avertissement n'a guère été entendu.

Tous les chefs d'Etat, même ceux qui invoquent le nom du Tout-Puissant, ne se font pas faute de se rendre indépendants et de substituer leurs propres décrets aux prescriptions divines; et leurs sujets s'empressent de les imiter. Aussi voit-on les prévarications des peuples provoquer l'apparition de fléaux dans le monde entier. Partout ce ne sont que tremblements de terre, cyclones, inondations, épidémies, guerres civiles, guerres étrangères, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre : c'est là la rançon ordinaire des infidélités des nations envers la Divinité. Aussi, Dieu n'y fait pas allusion dans son nuage prophétique; mais il menace d'un châtiment exemplaire les socialistes, les anarchistes; probablement parce qu'il trouve qu'ils dépassent les limites de la liberté politique qu'il veut bien accorder aux sociétés et qu'ils détruiraient les conditions d'existence qu'il a établies pour que les différentes nations remplissent le rôle qu'il leur a départi. On sait que les adeptes du socialisme, d'après leurs doctrines chimériques, leurs utopies, veulent remplacer l'ordre politique et social établi par un ordre nouveau, ou plutôt par le désordre; Dieu les avertit qu'il ne le souffrira pas et que, malgré leur devise : « ni Dieu, ni maître », ils verront que Dieu existe et qu'ils trouveront un maître. Ecouteront-ils l'avertissement (on sait que les prophéties comminatoires ne sont que conditionnelles)? Abandonneront-ils leurs utopies, reviendront-ils à des idées plus raisonnables? Il est permis d'en douter. Quand un certain nombre d'entre eux écouteraient la voix de la raison, il est à craindre que la plupart des autres ne résistent pas aux excitations des meneurs et surtout à leur propre haine des choses et qu'ils ne soient entraînés à mettre à exécution leurs projets subversifs. Ils subiront alors le châtiment annoncé : ils seront anéantis. C'est ce que symbolise le fantôme échevelé qui est renversé et dont la tête se sépare du tronc, tombe, puis disparaît. Cette décapitation allégorique prédit une défaite complète; mais ne signifie-t-elle pas que cette fois les chefs disparaîtront avec leurs adeptes, les meneurs avec leurs dupes?

Ce nuage se prêterait à bien d'autres considérations ; je me contenterai d'appeler l'attention sur le dernier tableau, qui présage à la France un si brillant avenir et doit réjouir les patriotes.

Quand la Révolution aura disparu avec les anarchistes, que le mouvement de retour vers la religion qui s'opère maintenant aura pris de l'accroissement, quand la France, assagie par les épreuves, sera devenue chrétienne, Dieu lui rendra ses bonnes grâces et l'élèvera à un degré de puissance et de gloire incomparable. C'est ce que prédisent la brillante armée de cavaliers qui vient offrir ses services au chef du Pouvoir et surtout l'énorme lion blanc, doublé de celui des Napoléons, et que couronne la Sainte Vierge.

L'armée est le symbole de la victoire et de la conquête, le lion l'emblème de la force et de la puissance. Il y a loin de cette splendeur à la situation abaissée, humiliée où se proposent d'amener nôtre patrie les hommes d'Etat de l'Allemagne avec leurs armements exagérés. On sait, puisqu'ils s'en vantent, qu'ils veulent attaquer la France à l'improviste, la vaincre, lui enlever encore deux ou trois provinces, la rançonner, c'est-à-dire la tondre comme on tond une brebis, en un mot en faire une nation réduite à l'impuissance. Dieu avertit par le nuage qu'il ne le permettra pas.

Ceux qui connaissent les révélations anciennes et modernes concernant l'époque actuelle avaient déjà cette confiance, mais aujourd'hui tout le monde peut la posséder, puisque le nuage et les révélations sont en parfaite concordance. Comme celles-ci entrent dans le détail des événements, elles peuvent apporter plus de lumière et relever davantage le courage patriotique. Elles placent, sans conteste, la France au premier rang des nations, lui accordent la suprématie sur elles et même l'hégémonie, c'est-à-dire que sa suprématie sera reconnue et acceptée par elles. Il n'est pas opportun de les suivre et de savoir que les faits et gestes porteront sa gloire dans le monde entier ; ce qui importe aujourd'hui, c'est de connaître quelques détails sur la lutte entre l'Allemagne et notre patrie. Profitant de nos discordes intestines, les Allemands envahiront le territoire, exerceront le plus de ravages possible, et, après des alternatives de succès et de revers, éprouveront une telle défaite que leur armée sera presque anéantie.

Il seront repoussés hors de la frontière, et obligés de nous rendre l'Alsace et la Lorraine et l'argent que nous leur avons versé comme tribut de guerre. Ce n'est qu'un peu plus tard, je crois, que nous obtiendrons le territoire allemand jusqu'à Cologne, c'est-à-dire les provinces rhénanes. Quant à la Prusse, elle sera forcée de descendre du faîte des grandeurs où elle s'était hissée et verra une partie de son domaine devenir la proie de ses anciens alliés. Ce n'est aussi que plus tard, selon moi, qu'elle redeviendra un simple margraviat, comme celui d'où elle est partie. A ce propos, parmi les documents qui prédisent l'abaissement de la Prusse et surtout la chute des Hohenzollern, qui la représentent, il en est deux, l'un du XIVe siècle, l'autre plus récent, fort curieux en ce sens qu'ils spécifient l'une des causes de ce renversement. Dieu avait chargé ces puissants d'humilier la France, de la punir de son infidélité religieuse, et, comme ils ont outrepassé leur mission et fait servir la JUSTICE DIVINE à la satisfaction de leur orgueil et aux exigences de leur ambition insatiable, il a déclaré qu'il les châtierait. Or, on sait combien ses vengeances sont redoutables. C'est alors que les libres-penseurs s'écrieront, les uns : « ô ironie du sort ! » les autres ; « ô justice immanente ! » mais les vrais croyants s'inclineront humblement devant les profondeurs des Jugements de Dieu !

On voit que le nuage de Vienne présente bien quelque intérêt et ne mérite pas l'oubli où on l'a laissé si longtemps.

Dr L. NOOKI.

Un miracle au Vatican

Le R. P. Dané, franciscain français, a présenté au Pape deux religieuses italiennes arrivées au dernier degré de la consomption. L'une et l'autre ont été soudainement guéries. Voici en quels termes le P. Dané raconte, dans la *Revue mariale*, ce fait prodigieux qui semble avoir tous les caractères du miracle :

Il y a un an, deux religieuses, l'une originaire de Pise, l'autre de Florence, se trouvaient très gravement malades dans leur couvent de Florence. Elles appartenaient à l'ordre des Stigmatines, fondé il y a un siècle environ et affilié à celui de Saint-François. La tuberculose les dévorait ; l'une d'elles l'avait par tout le corps, ce qui avait encore causé une péritonite. Pourtant elles étaient jeunes : la plus âgée n'avait que vingt-sept ans. Elles se mirent dans l'esprit, ou plutôt Dieu leur mit dans l'esprit qu'elles guériraient si elles allaient à Rome recevoir la bénédiction de Pie X. La Supérieure refuse d'abord ; il fallait s'y attendre. Elles réitèrent leur demande... Pour se débarrasser peut-être de leurs importunités, en tout cas pour leur donner une consolation avant de mourir, la supérieure finit par consentir. Restait une permission plus difficile à obtenir celle du médecin. On la demande, il la refuse.

« C'est une folie », dit-il. Et les deux Religieuses de faire neuvaine sur neuvaine. Il fallait bien que le médecin se rendit : « Eh bien, dit-il, si elles le veulent, qu'elles aillent mourir à Rome ». Une troisième permission, celle du P. Général des Franciscains, résidant à Rome, est

demandée et obtenue. On embarque dans le train, avec précaution, les deux malades, si malades qu'en arrivant à la station de Rome elles tombent de faiblesse. Heureusement le consul de Belgique se trouvait là. Il fait transporter les deux malades au couvent des Franciscaines. Le P. Général des Franciscains vient les voir. A la vue de ces loques humaines, il dit :

« Si je vous avais sues si malades, je ne vous aurais pas permis de venir.

— Heureusement que vous ne le saviez pas », répondit finement l'une d'elles.

On employa 8 à 10 jours à les ranimer un peu et à les rendre transportables au Vatican. Entre temps, on s'employa à obtenir une audience du Pape et à faire venir un médecin pour les soulager. On ne songeait pas à autre chose ; mais la Providence qui y songeait voulut que le médecin fût un spécialiste en bactériologie et président du bureau médical de la municipalité. Il vit les religieuses, ausculta, diagnostiqua et conclut que dans peu de jours tout serait fini.

« Docteur, nous sommes venues pour nous faire guérir par le Pape.

— A quoi pensez-vous, mes Sœurs ? Voilà comment on fait mal parler de la religion ; on veut maintenant que le Pape fasse des miracles ! Mais, dit-il en se rengorgeant, nous ne sommes plus au temps de la Piscine Probatique.

— Vedremo, nous verrons », dit une religieuse.

L'audience du Pape avait été obtenue Il se trouva que le P. Dané, franciscain français, devait aussi avoir une audience. Le P. Général pria le Père de vouloir bien se charger de présenter les deux malades à Pie X. Grâce à la voiture, tout alla bien jusqu'au Vatican. Par l'ascenseur on put atteindre le 2e étage où loge le Pape. Restaient encore plusieurs salons à traverser pour arriver à la salle d'audience. Les deux malades, aidées de deux sœurs valides qui les accompagnaient, essayent de marcher ; elles tombent. Le P. Dané se précipite pour donner au besoin une absolution. Là se trouvaient les gardes, les « bussolanti ». Ils accourent et voient aussitôt la situation, amènent des fauteuils, y placent les religieuses et, sur leurs fortes épaules, le cortège s'avance à travers les salons. Arrivé au lieu de réception, on met au milieu les deux malades assises ; les deux valides se tiennent dans un coin. Le P. Dané est près de la porte qui va s'ouvrir. Elle s'ouvre bientôt et le Pape s'avance à petits pas. Il dit quelques mots au Père, puis montrant les deux malades :

« Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Très-Saint Père, ce sont deux religieuses malades qui viennent vous demander de les *bénir* » ; il n'osa dire de les guérir ; sa confiance n'était pas entière.

« — Elles sont malades ? » dit le Pape avec un accent qui rappelait le *Misereor super turbam* de l'Evangile. « Vous êtes malades ? »

« — Très-Saint Père, elles sont Italiennes.

— Poverette ! siete ammalate !

— Oui, et nous voulons que vous nous donniez votre bénédiction pour nous guérir.

— Saint Père, guérissez-moi, dit l'une, afin que je puisse observer ma règle. »

Le Saint Père se recueille un instant, puis il dit : « Oui ». Ce oui fut prononcé avec force et me fit penser au *Volo, mundare* de l'Evangile.

« Oui, et vous observerez longtemps encore votre règle, et vous consolerez votre supérieure, et vous ferez du bien aux âmes.

— Anchi'io, Santo Padre », dit l'autre religieuse.

« Si, si, oui, oui », dit le Pape. Et il prononça la formule de la bénédiction avec tant de piété qu'il faisait l'impression d'être en contact avec la Divinité. La bénédiction donnée, les religieuses furent saisies d'un tremblement soudain auquel le Pape ne sembla pas faire attention. Il parla encore un moment aux religieuses, puis, revenant au Père :

« Maintenant nous pourrions parler d'affaires. » Ils entrèrent dans un appartement contigu. Quand ils revinrent, le P. Dané dit au Pape :

« Encore une bénédiction. Très-Saint Père.

— Oui, encore une fois », dit-il. Il bénit de nouveau les religieuses qui, cette fois, se jetèrent à genoux. Le Pape se retira. Les deux religieuses, saisissant la main du Père, lui disent :

« Padre, siamo guarite ». Père, nous sommes guéries.

— Oui, vous guérirez, puisque le Pape l'a dit. » Et le Père déjà avise les « bussolanti » pour opérer le retour comme on était venu. Mais les deux religieuses se lèvent et partent à travers salons et corridors.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? » demande-t-on. Et le Père, ému profondément et pleurant, répond :

« Ce sont les religieuses de tout à l'heure. » Je vous laisse à deviner la scène et les impressions.

Au retour à la maison, on va d'abord à la chapelle pour remercier Notre-Seigneur. Puis on se rend au réfectoire, et à ces religieuses qui, depuis dix mois, ne prenaient que du liquide, on sert du jambon, etc.

Restait le médecin. Il vint :

« Docteur, elles sont guéries.

— Guéries ? *Vedromo* », dit-il. Il examina. Il n'y avait plus de fièvre.

« Il me faut trois jours », ajouta-t-il. On les lui accorda : Il examina, ausculta..., il n'y avait plus traces de lésions, ni fièvre, ni tuberculose. Comme c'était un homme droit, il consentit à signer un certificat constatant l'état des religieuses avant et après la visite de Vatican.

A quelque temps de là, la supérieure qui avait hospitalisé les deux malades se trouvait en audience du Saint Père. Elle lui dit : « Saint Père, vous souvenez-vous de deux religieuses malades ?

— Oui. Eh bien ?

— Elles font la classe.

— Ah ! dit le Pape, elles avaient la foi. »

R. P. Dané.

On le sait, de nombreux faits analogues semblent montrer que Pie X est un grand thaumaturge.

Les visionnaires d'Alzonne

Nous avons publié dans notre dernier numéro une communication relative aux singuliers évènements qui se sont produits et se produisent encore à Alzonne, paisible petite commune de l'Aude.

Le 30 juin, dans l'après-midi, nous écrivait-on, trois fillettes, Pauline Jambert, Marie Perramond et Marie-Jeanne Claret, âgées respectivement de treize, dix et neuf ans, se promenaient le long du Fresquel. Arrivées au gué d'Arzens, elles aperçurent, entre les peupliers, la Vierge Marie portant des ailes dans le dos ; l'archange saint Michel, revêtu d'une armure éclatante ; Jeanne d'Arc à cheval, bannière déployée, et et quelques autres figures célestes.

Le récit qu'elles firent de ces apparitions fut vivement commenté dans la commune. Ces apparitions se renouvelèrent. La petite Perramond se rendit chaque jour au même endroit et affirma qu'elle voyait chaque fois le même miracle se produire. D'autres personnes ont vu, assure-t-on, les apparitions notamment la fille d'un commerçant de Castelnaudary, la femme d'un gendarme d'Alzonne, un garçon boucher de Carcassonne et deux incrédules de Montréal, lesquels, très émus, sont tombés à genoux. Et comme, de proche en proche, le bruit s'est répandu, les visiteurs affluent de tous les points de la région ; il en arrive en auto, en chemin de fer, en voiture et même en charrette. Depuis près d'un mois, il y a foule, chaque jour, sur les bords charmants du Fresquel.

Voici le récit d'un reporter parisien, M. E. Helsey, envoyé à Alzonne :

« ... Je viens de promener trois heures dans ce paysage mon bien sincère désir de rencontrer ces figures célestes, mais il faut croire que mes indignités m'enveloppaient d'une ombre trop épaisse, et ma bonne foi n'a discerné qu'un horizon très pur, où la lumière vibrait limpide et sans mystère, une plaine verte, des collines modérées, un soleil à l'éclat païen.

« Tant de gens pourtant voyaient autour de moi que je m'obstinai dans l'attente, en m'appliquant à découvrir des apparences surnaturelles. Je remarquai deux troncs croisés qui découpaient dans le firmament pâle une longue forme ovale pareille aux effigies de l'Immaculée Conception. Au centre de cette illusion, une fine branche détachée allongeait une tache sombre représentant assez fidèlement deux mains jointes pour la prière. On me dit que je me trompais et que les pieds menus des saintes touchaient les cimes les plus hautes...

« ... Cette histoire bouleverse Alzonne et agite les environs. On vient de Pexiora, de La Bastide-Pezens, de Bram, de Carcassonne et de Castelnaudary. Cinq mille personnes au moins depuis ont défilé sur les bords du Fresquel. Cent ou cent cinquante ont vu. Enfants, fillettes déjà formées, femmes, vieillards, hommes valides et même un facteur de vingt-cinq ans se feraient hacher plutôt que de renier leurs apparitions. Ce miracle encore douteux frappe surtout les infidèles. Le premier visionnaire fut un premier clerc, très sérieux, « un homme qui rédige des actes, m'a-t-on dit ici, et qui ne passe point pour croyant ». Puis ce furent des fillettes de l'école laïque, dont une n'était pas baptisée, des paysans, des gens de ville. On conte des histoires mirifiques. Quelqu'un, voyant Jeanne d'Arc vêtue de sa cuirasse claire, les pieds dans des sandales, persista quand même dans le doute : « Si tu es Jeanne d'Arc, cria-t-il, déploie dans le ciel ton étendard ! » Et l'étendard se déploya. Un autre, un garçon boucher, venu pour chercher des bœufs, s'écria : « C'est toi, Jeanne d'Arc ? Et bien, pour voir, viens donc un peu plus près de moi ! » Et le cheval de la Pucelle s'avança si résolument que le malheureux incrédule s'enfuit épouvanté à travers les vignes. La femme d'un athée notoire vit trois étoiles si brillantes en plein midi qu'elle s'évanouit sur la place. Une timide paysanne, invitée à repérer l'image à travers le diaphragme d'un appareil photographique, fut terrifiée d'apercevoir ses saintes les jambes en l'air. Elle ignorait que, dans la chambre noire, les objets se reflètent renversés. Enfin, c'est un concert inouï de certitudes.

«... Plus de cent personnes témoignent des mêmes faits, tous voient les mêmes choses, en même lieu et à même heure, et jusqu'ici, rien ne dénonce une supercherie collective.

« Le clergé se méfie, hésite, se réserve. Le vieux curé, à demi aveugle, accueille avec hésitation ces clairvoyances incontrôlables. Un vieux prêtre est venu de Castelnaudary, hostile et résolu à dissiper cet objet d'inquiétude. « C'est un phantasme diabolique » ne craint-il point de m'assurer... Je vois là un piège du malin qui tente de jeter le discrédit sur les choses saintes, et, pour le confondre, je vais pratiquer l'exorcisme selon les règles et à l'aide des formules qu'a fixées Léon XIII. » Mais cette intervention sacerdotale n'a point éclairci le mystère. Les croyants ont peur de croire, les incroyants peur de nier. Chaque jour multiplie les témoins et les enfonce dans leur chimère ou dans leur révélation. On ne signale point de miracles. On n'entend aucune voix. Les immaté-

rielles figures ne condescendent qu'à des signes, et seule Jeanne d'Arc, agitant sa houlette au milieu de ses moutons, a bien voulu nous prévenir et nous préparer à la guerre... »

Le clergé, plein de méfiance dès le début, s'est nettement écarté de ces manifestations. Si les visions avaient une réalité objective, dit l'autorité religieuse, elles seraient d'origine divine ou satanique. Dans le premier cas, on n'y remarquerait pas les singularités, qui suffisent pour dénier tout caractère divin à une apparition. En cette matière le *Relinque Curiosa*, est une règle absolue. Si elles étaient d'origine diabolique, les exorcismes pratiqués les eussent fait disparaître. Reste le domaine du phantasme et de...l'insincérité.

On a pu surprendre en effet chez les visionnaires d'Alzonne des traits de simulation et d'exagération dont voici l'un, rapporté par un autre envoyé de la presse parisienne :

« Une sage-femme de la région passait pour voir. Je l'observai : Elle ne cachait point un sourire de moquerie et elle niait énergiquement. Soudain elle aperçut la Vierge, un bûcher, le flottement d'une oriflamme et un chien à longues oreilles qui fuyait dans le ciel gris vers Bram. A mes interrogations, elle répondit alors nettement, et, sur mon insistance, convint que cette vision était la première, que jamais elle n'en avait eu d'autre. Dix minutes plus tard, je la trouvai sur le chemin d'Alzonne. Elle racontait l'apparition dont elle avait été favorisée. Elle parlait de quatre personnages, et notamment d'un saint Michel dont elle m'avait, à moi, démenti la présence. Je laissai paraître ma surprise et lui rappelai ce qu'elle venait de me dire. Elle prétendit alors faire remonter à quinze jours en deçà l'intervention de cet archange, alors qu'un peu plus tôt, elle protestait que sa vision d'aujourd'hui était la première. »

Au reste, nous publierons prochainement le résultat d'une enquête faite par nos soins à Alzonne.

J. R.

ÉCHOS

L'Atlantide

On se rappelle l'angoisse et les craintes souvent éprouvées, dans ces dernières années, aux nouvelles des tremblements de terre. En France, en Italie, en Asie centrale, aux Etats-Unis, le sol a tremblé, renversant les maisons, détruisant des villes entières. L'horrible catastrophe de la Montagne Pelée, où toute une population fut asphyxiée et carbonisée par des cendres chaudes et des gaz brûlants, sera, pour longtemps, un motif d'épouvantables souvenirs. Néanmoins, ces terrifiants cataclysmes comptent peu en regard d'un autre, qui s'est accompli sans doute au début de l'humanité, et dont le souvenir confus, dépassant les siècles, se retrouve dans les vieilles légendes du passé : l'effondrement de l'Atlantide, l'anéantissement complet d'un continent qui, après avoir uni l'Europe à l'Amérique, gît, maintenant, englouti au fond des eaux.

Platon, le premier, signale l'événement, selon des indications données par des prêtres de l'antique Egypte. Sur les bords de l'Océan Atlantique, peut-on comprendre d'après son récit, était alors une île : l'Atlantide, vis-à-vis du détroit de Gibraltar. De cette île, plus vaste que la partie alors connue de l'Afrique et de l'Asie, on pouvait passer sur d'autres îles, et se rendre sur un continent placé à l'opposite. Les peuples de cette île étendaient leur pouvoir sur toute la partie occidentale de l'Europe, l'Espagne, la France et l'Italie. Voulant pousser plus loin leurs conquêtes, ils s'attaquèrent aux races de l'Europe orientale ; mais celles-ci leur résistèrent victorieusement. Ensuite, ils disparurent sans laisser de traces, car leur pays, à la suite de tremblements de terre, fut « en un jour et une nuit » abîmé sous les flots. A en croire Platon, interprète des prêtres égyptiens, cet extraordinaire bouleversement aurait eu lieu neuf mille ans environ avant son temps, c'est-à-dire onze à douze mille ans avant notre propre époque.

Cette histoire, faite pour impressionner, a depuis l'antiquité gréco-romaine, suscité les recherches des géographes et des érudits. Les uns n'y voient qu'une légende sans fondement positif, qu'un mythe relatant, après avoir grossi leur importance, d'anciens combats et d'anciens mouvements du sol. Les autres y trouvent, par contre, un accent indéniable de vérité, car le récit textuel de Platon est singulièrement précis. Ils font valoir, pour étayer leur opinion, l'état géographique présent, où quatre groupes d'îles, les Açores, Madère, les Canaries, les îles du Cap Vert, recouvrent précisément l'espace répondant à celui qu'occupait une part du continent disparu. Ces îles, derniers vestiges, seraient les témoins actuels du désastre d'autrefois.

Le problème est assez important pour que l'on continue à l'examiner. Il vient même de recevoir quelques clartés notables. Tout porte à le croire désormais, ni les prêtres égyptiens, ni Platon, ne s'étaient trompés. Ils avaient accepté une tradition véridique, et l'Atlantide aurait existé. Peuplée d'habitants nom-

breux, elle s'étendait, au large de l'Espagne et du Maroc, jusqu'au voisinage de la partie septentrionale de l'Amérique du Sud. Elle coupait en deux parties l'océan Atlantique, et le divisait en deux mers distinctes, réunies l'une à l'autre par quelques détroits. Aujourd'hui, toute cette vaste contrée repose, sous les flots, à quelques milliers de mètres de profondeur ; et l'océan Atlantique creuse de façon ininterrompue, entre l'Europe et l'Amérique, sa formidable fosse emplie d'eaux marines.

Des arguments de deux sortes, géologiques et zoologiques, ont conduit à cette conclusion. M. Termier, de l'Institut, dans une étude où la tenue littéraire le dispute à la précision scientifique, a fait remarquer, entre autres raisons, que des fragments de lave, arrachés du fond de l'océan à 3.000 mètres de profondeur et à 900 kilomètres au nord des Açores, montraient des aspérités semblables à celles des coulées laviques récentes, et une composition dénotant qu'elles avaient été rejetées à l'air libre. Il a donc fallu que le volcan, d'où ces laves sortaient, se soit abîmé en pleine éruption, de manière à s'effondrer jusqu'à la profondeur considérable d'où les dragues ont ramené ses produits éruptifs.

L'observation détaillée des petits animaux, mollusques, insectes, qui habitent aujourd'hui les îles atlantiques, permet à un autre savant, M. Germain, du Muséum, d'accepter l'avis de Platon. Beaucoup de ces êtres, qui ne sauraient se transporter d'eux-mêmes et ne pourraient être transportés par d'autres, appartiennent, selon lui, à des types que l'on retrouve en Espagne et au Maroc d'une part, dans l'Amérique centrale et les Antilles de l'autre. La conséquence se laisse deviner : il faut que ces pays aient eu entre eux, jadis, des relations directes et une continuité complète, pour montrer encore de telles ressemblances. Bien plus, ces dernières sont d'un tel degré, qu'on doit présumer que la séparation s'est produite à une époque proche de la nôtre, où des races humaines existaient déjà.

L'histoire transmise par Platon serait donc exacte et l'Atlantide aurait soudé, autrefois, l'ancien continent à celui qui ne devrait plus être appelé le nouveau. Christophe Colomb n'a pas découvert l'Amérique, au sens complet du mot ; il l'aurait seulement retrouvée, car, bien avant lui, peuples européens et peuples américains pouvaient se joindre en passant par cette Atlantide effondrée. Les forêts, les animaux, tout ce qui vivait sur une aussi vaste étendue fut précipité dans l'abîme. Et la catastrophe ne s'est certainement pas bornée au pays qui disparaissait. Elle a porté plus loin ses ravages, sans doute sur la majeure part du globe. Les colossales vagues soulevées par un pareil remous se sont propagées à toutes les mers, pénétrant partout, détruisant ce qu'elles rencontraient, et ne s'arrêtant qu'au pied des hautes montagnes. Plusieurs légendes, relatives à des déluges subits et à des repeuplements par des montagnards, ont peut-être cette origine lointaine. Mais saura-t-on jamais exactement ?

La facilité avec laquelle les vieilles races d'Europe, Basques, Espagnols, Ligures, ont colonisé les contrées de l'Amérique centrale et méridionale, trouverait une explication dans cette antique liaison des deux continents. Les hommes d'aujourd'hui renoueraient des relations anciennes, et ne seraient point, là-bas, en un pays trop neuf pour eux. Les voies suivies par l'humanité dans son progrès croissant sont souvent détournées. Les races se morcellent en se propageant, puis se rejoignent et se refondent, selon le jeu des circonstances. La force de vie anime le tout ; en dépit des ruines, elle reforme sans cesse ce qui s'était détruit, et cimente à nouveau ce qui s'était brisé.

LOUIS ROULE.
Professeur au Muséum d'Histoire naturelle

Le Serpent d'Esculape

[*La* Chronique médicale *publie une intéressante étude sur les attributs d'Esculape et leur signification.*]

Dans le numéro du 15 septembre 1911 de la *Chronique médicale*, le Dr Pron a donné des attributs d'Æsculape une interprétation qui appelle quelques remarques.

En règle générale, il faut beaucoup se défier des significations rationalistes que les écrivains de l'antiquité et les mythologues modernes ont vu dans les légendes, les mythes, les attributs, les emblèmes des divinités anciennes : ce sont, si j'ose dire, pures jongleries avec des idées ingénieuses, mais sans aucune base critique. A l'heure actuelle pourtant, nous commençons à connaître, beaucoup mieux que les anciens eux-mêmes, les idées originelles que recouvraient les rites de leurs différents cultes, et nous entrevoyons le développement historique des effigies de leurs dieux.

Les images anthropomorphes représentant Æsculape comme un solide vieillard, appuyé sur un bâton autour duquel s'enroule un serpent, ne correspondent point à une conception primitive, non plus que celles de l'Æsculape-éphèbe ; les unes et les autres ne remontent pas vraisemblablement au delà du ve siècle. D'ailleurs, Homère ne parle pas d'Æsculape comme d'un dieu, mais comme d'un habile médecin. Le thème du

mythe d'Æsculape qui donne celui-ci comme le fils d'Apollon et de Coronis, ainsi que le passage qui raconte sa divinisation, seraient donc postérieurs au IXe siècle. Quant aux attributs de ce dieu, le serpent a, parmi eux, une importance capitale ; c'est de lui qu'on s'occupera principalement, les autres n'étant que des attributs d'emprunt, en quelque sorte.

L'Æsculape le plus primitif auquel nous puissions remonter dans les traditions grecques, n'était pas un dieu-médecin, mais un dieu de la Terre ; c'est à ce titre qu'il était accompagné du serpent et que cet emblème lui est resté. Plus tard seulement, il devint dieu-guérisseur et on le considéra dès ce moment comme fils d'Apollon, bien à tort, puisque c'est lui, au contraire, qui prêta son caractère de médecin à Apollon, dont le culte absorba le sien durant quelques siècles. A l'époque classique, Æsculape reprit son individualité : ce fut alors (IVe siècle), l'âge de son triomphe dans le sanctuaire d'Epidaure.

Il ne faut pas s'étonner de voir Æsculape-chthonien se muer en Æsculape-guérisseur : les incultes et les demi-civilisés établissent, en effet, volontiers, entre l'idée de la vie, de la fécondité, surtout terrestre, et l'idée de la mort, un rapprochement qu'on ne peut que signaler ici. Cette conception a provoqué, en Grèce, chez un certain nombre de divinités, un dualisme caractéristique : Déméter, « la terre nourricière », dont la fécondité se réveille à chaque printemps, est aussi une divinité de la mort qui a des serpents pour emblèmes ; Koré, la vierge de la végétation, et sa réplique Ariane, sont souvent confondues avec Perséphone, déesse de la mort ; le culte d'Artémis, déesse de la fécondité féminine, s'identifie souvent avec celui de Perséphone ; Pallas Athénée, originairement nymphe de l'olivier, avait un caractère chthonien, comme le prouve le serpent qui l'accompagne ; par la suite, elle devint la divinité médicale Hygïeia ; Hermès, enfin, en tant que dieu de la fécondité, a été de tout temps un dieu de la mort (psychopompe), ayant des serpents comme attributs.

Le serpent n'est donc point auprès d'Æsculape, comme le croit Pline, le symbole de la santé, parce qu'il rajeunit en changeant de peau, mais au contraire, un animal chthonien, consacré à une divinité infernale, en raison de ses habitudes souterraines et peut-être des accidents mortels qu'occasionne parfois sa morsure.

Ce n'est pas tout. On sait aujourd'hui, de façon péremptoire, que l'animal qui accompagne une divinité humaine à titre de compagnon, de victime ou d'ennemi, n'est le plus souvent que le prédécesseur de cette divinité. On doit donc admettre que, dans la Grèce archaïque, il y eut à un moment donné des cultes locaux voués au dieu-serpent, comme dieu souterrain, cultes qui s'incorporèrent très tôt avec ceux de la fécondité terrestre, source de toute vie. Ce ne sont point là, d'ailleurs, des vues de l'esprit. Arthur Evans, dans ses récentes fouilles de Knosse, en Crète, a mis au jour des statuettes minoënnes (dites de la déesse aux serpents), où il a proposé de voir des effigies de la déesse-mère : il faut faire des réserves sur cette identification, car ce ne sont peut-être que des prêtresses ou encore des victimes consacrées d'un culte où le Serpent, en tant que dieu-animal, jouait le premier rôle.

On sait qu'à Delphes, la déesse-terre, Gaïa, était unie au dieu-serpent, Python. Il est indubitable qu'Æsculape anthropomorphe est le successeur d'un ancien dieu-serpent, qui pouvait posséder déjà sous cette forme quelque vertu thérapeutique.

C'est, en effet, sous la forme ophidienne, que le dieu Æsculape était communément adoré à Epidaure par les malades ; les prêtres élevaient un grand nombre de serpents qui, dans les sacrifices divinatoires et curateurs, servaient de victime-dieu ; on les lâchait également la nuit dans l'abaton du sanctuaire, où les malades étaient couchés pêle-mêle, afin d'agir par suggestion et contact magique sur l'imagination de ces malheureux.

On n'a pas à montrer ici les mécanismes par lesquels a pu s'opérer la transformation du dieu-serpent en dieu-humain ; toutefois, le mythe d'Æsculape, d'après Hésiode, Pindare et Apollodore, montre que ce dieu naît du meurtre sacrificiel d'une victime humaine (sa mère Coronis est tuée par Artémis). C'est aussi un thème mythique fréquent, que la mort (sacrificielle) exalte la victime jusqu'à la diviniser (Æsculape meurt foudroyé par Zeus et le voilà devenu dieu) ; mais pour cela, il faut admettre que, dans le culte d'Æsculape-serpent, un sacrifice humain fut substitué au sacrifice animal durant une certaine période. On sait, du reste, que les sacrifices humains durèrent très tard en Grèce où ils étaient courants. La conception de l'Æsculape-éphèbe, dont la statue trouvée à Epidaure se trouve actuellement au musée d'Athènes, prend son origine, à notre avis, dans l'identification du dieu avec la jeune victime humaine qu'on lui sacrifiait parfois.

Passons aux autres attributs. La bandelette qui entoure la tête d'Æsculape (voir les statues du musée de Berlin et du musée d'Athènes), et la couronne de laurier (vase trouvé en Béotie et déposé au musée d'Athènes), sont des insignes sacerdotaux prouvant que le dieu a dû être confondu avec son prêtre, véritable

hypostase en qui il s'incarnait au cours du sacrifice. L'image de l'Æsculape âgé concilie donc, sous une forme unique, le mortel habile guérisseur dont parle Homère et le prêtre divinisé plus tard par le culte.

Le chien est, comme le serpent, en rapport avec le caractère infernal du dieu (cf. Kerbéros) : on sacrifiait des chiens à Hécate, déesse de la mort. D'ailleurs, à Epidaure, ces deux animaux jouaient un certain rôle thérapeutique : ils guérissaient les ulcères en les léchant. De nos jours, notamment en France, la salive du chien passe pour activer la cicatrisation des plaies.

Le coq était un attribut d'Apollon comme dieu solaire : c'est de son alliance temporaire avec lui qu'Æsculape le tient, en même temps que le bâton (magique), semblable à celui qu'Apollon donna à Hermès. De plus, le chant du coq repoussait les mauvais esprits nocturnes et, par suite, ceux de la maladie, d'où son rôle près d'Æsculape.

Le culte du coq, comme dieu local, est préhistorique en Crète ; il fut absorbé plus tard par celui du Zeus crétois et donna quelques éléments à celui d'Apollon. Sur un sarcophage de Clazomènes (VIIe siècle), on voit déjà un personnage flanqué de deux coqs et de deux chiens : serait-ce là un prototype d'Æsculape chthonien ?

Le bélier est un emblème emprunté par Æsculape à Apollon-Karnéïos, dieu des pâturages, identifié avec le devin Karnos, « le cornu » (son prêtre), qui se confond lui-même avec le héros Krios, le bélier, hypostase de la victime animale primitive.

Quant à l'objet rond que tient parfois Æsculape dans sa main, ce n'est ni une pomme de pin, ni un œuf, comme le veut M. Kern, mais très probablement le spathe du palmier (L. Siret), dont le culte fleurit dans les îles et en Grèce à une haute époque et peut-être grâce à des influences asiatiques (?). Ce culte agraire se serait très vite confondu avec ceux d'un certain nombre des divinités agricoles et chthoniennes, dont nous avons parlé plus haut : Démèter, Gaïa, Artémis, Æsculape, etc. A notre avis, la signification de cet attribut, difficile à déterminer, n'est pas claire et demande d'autres recherches.

Voilà donc, d'après les croyances primitives, l'origine très humble du dieu de la médecine et celle de ses attributs. Æsculape symbolisait, aux âges lointains, de beaucoup moins belles choses que celles qu'on a cru voir en lui plus tard et de nos jours ; c'est que les dieux sont comme les sociétés : ils s'améliorent avec le temps, du moins on le prétend.

Dr H. DROUET (*Paris*).

Le médecin de Pascal

Quel fut le médecin de Pascal ? Qui assista, dans sa maladie dernière, l'auteur des *Pensées ?* On n'avait émis, jusqu'à présent, que des hypothèses plus ou moins aventurées, mais de certitude, point.

Mais voici qu'un chercheur, heureux dans ses laborieuses investigations, nous donne aujourd'hui la clef, si longtemps poursuivie, d'un problème qui préoccupait les « pascalisants ». Le médecin de Pascal mourant, nous démontre avec force pièces à l'appui, M. Ernest Jovy, était un « tout petit médecin » qui avait fait ses études à Montpellier, où il avait reçu le bonnet doctoral, et qui, grâce à la protection de l'archiâtre, c'est-à-dire le premier médecin du roi, s'était fixé à Paris, où il avait, relativement en peu de temps, conquis la notoriété.

Ses débuts avaient été pourtant, assez modestes. Il attendait, sans trop d'impatience, la clientèle, quand, par bonne fortune, il entra chez Mme de Sablé, où il devait remplir tout à la fois les fonctions de secrétaire, d'intendant et de médecin. Cette nouvelle situation, en même temps qu'elle assurait à Vallant la tranquillité matérielle, le mettait en rapport avec le monde janséniste et aussi le monde orthodoxe. Elle lui permit, notamment, de se lier avec une des sommités médicales de l'époque, qui avait toute la belle clientèle monastique de Paris et qui, vieux et fatigué, lui abandonna bientôt la plus grande partie de ses malades. Vallant réussit par ses bonnes manières et, nous aimons à le suposer, par ses connaissances et son savoir, à gagner la confiance et l'estime de ceux dont on lui avait donné la santé à diriger et ce fut à qui le consulterait. Outre Mme et Mlle de Guise, qui l'avaient attaché à leur maison, il eut à soigner l'abbesse de Montmartre, l'évêque de Châlons et la plupart des Port-Royalistes, entre autres la mère Agnès, le chevalier de Méré et le grand Arnauld. Il fut également appelé, à maintes reprises, dans la famille de Pascal, chez les Périer.

* * *

Les Périer sont souvent mentionnés dans les cahiers d'ordonnances de Vallant, qui eut à traiter successivement Mlle Périer, la « miraculée », et sa mère. Il faut croire que Marguerite Périer, bien qu'on l'eût dite complètement guérie par l'attouchement de la Sainte Epine, souffrait encore des yeux, car nous voyons Vallant lui prescrire pour son inflammation oculaire, un cataplasme de mie de pain mêlée avec du lait de femme et appliqué bien chaud ; le lait de femme était considéré comme un agent thérapeutique des plus actifs.

Quant à Mme Périer mère, qui était dame quêteuse, à l'église Saint-Etienne-du-Mont, où elle se rendait dès cinq heures du matin, elle prit sans doute froid dans cette église et y gagna une fluxion de poitrine, sur laquelle Vallant a consigné, dans ses registres, les détails les plus complets. Mme Périer était retournée à Clermont, après sa guérison, et avait continué à entretenir avec son sauveur un commerce épistolaire, qui se prolongea plusieurs années durant.

On s'explique comment Vallant a pu être amené à prodiguer les conseils de son art à Pascal, maintenant qu'on connaît les liens qui unissaient ce médecin à la famille de celui-ci. On l'ignorait jusqu'à la découverte de M. Jovy ; on ne savait pas davantage quels remèdes avaient été administrés au philosophe.

Crâce aux notes médicales trouvées dans les manuscrits de Vallant, on se rend aisément compte du traitement infligé à l'auteur des *Provinciales*, traitement qui n'est, au surplus, qu'un reflet des doctrines du temps.

Purgare et seignare : nous voyons là un nouveau exemple de l'opiniâtreté des médecins, fustigés par Molière, à soumettre un malade, tout affaibli fût-il, aux purgations et à la saignée. Mais l'arsenal curatif n'eût pas été complet, si on avait négligé le *clysterium donare*.

Deux des médecins consultants — car le médecin traitant se faisait alors un devoir de faire appel aux lumières de ceux qu'il croyait devoir l'éclairer — exprimèrent l'opinion qu'à défaut de purgatifs, si ceux-ci n'étaient pas tolérés, on pourrait administrer à M. Pascal du vin émétique dans les lavements.

Un autre praticien, Guénault, celui qu'un vers de Boileau a rendu célèbre,

> Guénault, sur son cheval, en passant m'éclabousse.

tint à donner aussi son sentiment sur la maladie de l'illustre patient et sur sa cause : elle provenait, selon lui, d'une « humeur mélancolique » engendrée par un embarras d'entrailles ; et, tout en approuvant la médication formulée par ses confrères, il était d'avis qu'on y joignît des eaux minérales vitriolées, les eaux auvergnates de Saint-Myon, les mêmes qui avaient été ordonnées à Louis XIV, affligé de cette pesanteur de tête et de ces vertiges d'estomac, dont il a été parlé.

Pascal fut donc soigné par les principales célébrités médicales de son époque, mais surtout par Vallant, qui fut comme son médecin ordinaire ; tandis que Hommets, Renaudot, Brayer et Guénault le virent seulement « en consultation ».

Ces médecins, tout éminents qu'ils fussent, ont-ils vu clair dans le cas de Pascal ? Ont-ils procédé ainsi que Molière l'a décrit dans ses pièces : après avoir saigné l'infortuné sujet de leurs expériences, ont-ils déclaré que, s'il ne guérissait point, c'était signe que la maladie n'était pas dans le sang, et qu'ils allaient le purger autant de fois pour voir si elle n'était pas dans les humeurs ? Lui ont-ils administré des remèdes anodins, ou, au contraire, présentant quelque danger Certes, un régime débilitant, chez un sujet d'un tempérament délicat et affaibli, comme l'était Pascal, n'était guère approprié ; les préparations antimoniales, telles que le vin émétique, étaient un tonique peu recommandable ; mais, de là à prétendre que cette drogue ait précipité la mort du philosophe, victime d'un véritable empoisonnement, nous sommes loin d'en être d'accord avec le savant biographe dont nous venons de faire connaître les très curieuses recherches.

Pascal, nous l'avons établi ailleurs, et nous n'y reviendrons pas, a succombé, selon nous, à une affection cérébrale, mais qui a laissé intacte sa merveilleuse intelligence. Il importait de ne pas oublier ce point essentiel.

La « Pilomancie ».

Il n'existe pas, que je sache, de « pilomancienne », de devineresse capable de lire dans les chapeaux, comme d'autres lisent dans les lignes de la main. Et pourtant la pilomancie est bien près d'être une science exacte. « Dis-moi la pointure de ta tête, je te dirai qui tu es. » En réalité, ce n'est pas tout à fait aussi simple que cela. Un savant professeur peut avoir le même « tour de tête » qu'un crétin, et un adroit filou, dans la bousculade d'un vestiaire, pourra trouver à sa convenance le couvre-chef d'un respectable magistrat.

Pourtant, une visite chez un chapelier élégant est fort instructive. Le commun des mortels se contente aisément de chapeaux tout faits : il est bien rare que l'on ne trouve pas... bonnet à sa tête dans un magasin. Mais les gens un peu chic sont coiffés sur mesure. Leur chapelier conserve une sorte de plan de leur tête, grâce auquel il leur fournit, sans même qu'ils aient à se déranger, des coiffures nouvelles « qui leur vont comme un gant ». Les commerçants possèdent ainsi une sorte de bibliothèque mondaine, où chacun a sa fiche anthropométrique, et ne s'en trouve d'ailleurs pas plus mal. Or, rien n'est curieux comme la diversité des feuilles de papier perforées qui représentent tous ces crânes. Dans ces milliers de feuilles, dont chacune porte un nom, — souvent célèbre, — on n'en trouverait sans doute pas deux nettement semblables. Et c'est là qu'apparaît toute la beauté de cette science

qu'à défaut d'autre terme nous avons appelée la pilomancie.

N'importe qui n'a pas n'importe quelle forme de tête. Tout d'abord, les deux côtés d'un crâne ne sont pas symétriques : le côté gauche est presque toujours plus fort que le droit. Les physiologistes attribuent cette anomalie au fait que la plupart des hommes sont « droitiers », et, par conséquent, exercent davantage la partie gauche de l'encéphale. Ensuite les pointures varient suivant les latitudes. Les têtes deviennent de plus en plus rondes à mesure que l'on s'approche de l'équateur : comparez donc la boule crépue d'un nègre au crâne d'un Norvégien dolichocéphale ! Un Français, un Allemand, ont la tête plus ronde qu'un Anglais, mais celui-ci a le crâne moins allongé qu'un Ecossais ou qu'un Irlandais.

Chez les Balkaniques, le front est d'une telle étroitesse et en même temps la partie postérieure du crâne est si large que, lors des conférences de la paix qui se sont tenues à Londres, les représentants des nations turco-balkaniques ne purent trouver chez les chapeliers londoniens de coiffures convenables.

Et puis, il y a les « phénomènes », moins rares qu'on ne le pense. Une tête ordinaire est large de 15 à 16 centimètres, longue de 17 à 19 centimètres. Or, une grande chapellerie de Londres possède un client dont le crâne est presque parfaitement rond, et un autre client dont le crâne est plus long d'un tiers qu'il n'est large ! Un autre client — un nain — exigeait des chapeaux qui n'eussent que 13 centimètres de long, tandis qu'un quatrième habitué, atteint d'une sorte d'excroissance des os du crâne, portait des chapeaux longs de 25 centimètres et larges en proportion.

Sans doute, l'intelligence des hommes n'est pas en relation directe avec la dimension de leur boîte cranienne. Le poids du cerveau joue un rôle plus certain. Le poids moyen d'un cerveau d'homme varie entre 1,470 et 1,700 grammes. Les femmes ont la cervelle plus légère : de 1,300 à 1,500 grammes. L'un des cerveaux les plus puissants fut celui du grand Cuvier, dont la matière cérébrale pesait un peu plus de 2 kilogrammes (2,050 grammes). Mais il n'est pas nécessaire, ni même désirable, d'extraire le cerveau d'un individu pour évaluer, d'un coup d'œil, ses capacités intellectuelles ou même sa profession. Il suffit d'examiner l'intérieur de son couvre-chef.

Le chapelier de feu Edouard VII — Edouard le Pacificateur, comme l'appellent les Anglais — a conservé pieusement la forme de son auguste crâne. La feuille ovale, longue de 18 centimètres, parfaitement symétrique, révèle effectivement un esprit égal, prudent, humain, solide. L'empereur Guillaume a le crâne d'une longueur assez rare pour un Allemand. Il « coiffe » facilement des chapeaux de 17 centimètres, et la symétrie de son plan cranien est remarquable.

Un autre souverain récemment décédé, Pierpont Morgan, avait un crâne extraordinaire, long de près de 20 centimètres — indice de confiance en soi-même et, le plus souvent, de succès. — La forme carrée du front, la largeur de la partie postérieure de la tête, dénotent l'énergie, l'intelligence et l'ambition.

Car on lit bien des choses sur un crâne. La largeur de la tête indique le bon sens et la modération ; un crâne qui s'effile en arrière révèle un homme qui tient à l'estime de ses semblables. Cette « bosse » manque le plus souvent sur la têtes de criminels et est plus accentuée chez les femmes que chez les hommes. Le front en saillie, l'occiput large sont militaires. Un front large et bombé marque la douceur et la loyauté. Fait curieux ; on retrouve cet indice même chez l'animal ; en effet, on a souvent constaté l'excellence de ces qualités chez les chevaux et les chiens qui ont le front comme un promontoire. Les savants, les musiciens, accoutumés à la méditation, ont le front d'une noble largeur. Mais rien n'égale la dimension qu'atteint le front des acteurs. On sait, en effet, que c'est à la partie correspondante du cerveau que se localisent les facultés d'imitation, de bon comique, d'idéal, de goût artistique.

On voit ainsi quelles fiches indiscrètement révélatrices représentent ces ovales immaculés que détiennent les chapeliers. Un simple chapeau peut être la meilleure des recommandations ou la référence la plus désobligeante. Il convient que nous nous efforcions d'entretenir sur notre crâne les diverses « bosses » correspondant aux facultés nobles. Si elles font défaut, il nous reste le choix, pour les faire pousser, entre deux méthodes : la gymnastique suédoise et la gymnastique intellectuelle.

ÇA ET LA

La cause de Bernadette

Au Vatican, vient de se réunir la Congrégation des rites, qui a examiné l'introduction de la cause de béatification de Bernadette Soubirou. Si le pape donne un avis favorable, la cause sera introduite, et la voyante de Lourdes jouira du titre de vénérable.

Les fêtes constantiniennes

Avec l'Assomption s'ouvrira la deuxième période des fêtes constantiniennes. Le 15 août commencera un *tri-*

duum à l'église Sainte-Marie de l'Ara-Cœli en l'honneur de Sainte Hélène qui y a son tombeau.

Les reliques de la sainte sont conservées dans une urne de porphyre qui occupe la place d'un autel payen où se faisait, dit-on, le couronnement des empereurs, et où Constantin, montant triomphant, s'abstint pour la première fois, au milieu de l'universelle stupeur, des sacrifices du paganisme que ses prédécesseurs avaient tous accomplis.

Le 31 août aura lieu à Albano, sous la présidence du cardinal Agliardi, l'inauguration des travaux de restauration de la cathédrale qui fut fondée par Constantin.

La disparition de l'Europe

Tandis que les peuples du Vieux Continent européen s'épuisent en des efforts toujours grandissants pour le triomphe futur de combinaisons conquérantes, ils ne se doutent guère qu'ils n'ont plus longtemps à vivre.

Un professeur de sismologie de l'Université de Philadelphie, M. Albert Noble, vient de calculer que l'Europe disparaîtra en l'année 1972, par suite de terribles éruptions volcaniques surgies d'anciens cratères, dont les formidables secousses détruiront les terres européennes, qui seront envahies par les eaux tumultueuses de l'Océan.

D'après les études de ce savant, ce cataclysme se prépare depuis plus de deux cents ans. Quand il se produira, le *Gulf Stream*, dévié de son courant, viendra réchauffer un peu ce qui pourra rester de la Russie...

Le célèbre astronome, l'abbé Moreux, a prédit une catastrophe semblable, mais sans fixer la date.

La baguette et le trésor submergé.

Des recherches sont actuellement effectuées dans le pertuis d'Antioche pour retrouver la cargaison du brick-goélette le *Jeune-Henri*, qui s'échoua, le 8 décembre 1820, à proximité du port de Saint-Denis, dans l'île d'Oléron.

Le propriétaire du brick, le comte de Saint-Paul, après avoir réalisé une fortune colossale en Amérique, transportait en France des lingots d'argent et d'or, des diamants et des pierres précieuses.

Une partie de la cargaison fut la proie des pilleurs d'épaves ; mais ils ne purent s'emparer des diamants et des pierreries renfermés dans un coffre-fort.

A plusieurs reprises, en dernier lieu en 1906, la famille du comte de Saint-Paul tenta de retrouver l'épave ; mais les recherches furent vaines.

Elle s'est abouchée aujourd'hui avec M. Léon Fromont, qui s'est spécialisé dans les travaux de sauvetage et de renflouage des bateaux.

M. Froment a fait appel de son côté M. Falcoz, de Dijon, l'un des sourciers qui prirent part au Congrès de psychologie expérimentale, tenu à Paris il y a quelques mois.

Podomancie.

Des faits divers plus sensationnels ont fait oublier l'hospitalité retentissante que donnèrent, boulevard Lannes, le comte et la comtesse Antoine de la Rochefoucauld à des protégés de M. Cochon...

La comtesse Antoine, qui écrit sous le nom de Mélusine, pratique un système de divination plus rare mais moins commode que la chiromancie. Elle devine le caractère et prédit l'avenir par l'examen des lignes des pieds. Ce qui a inspiré au *Cri de Paris* ces petites strophes sans méchanceté :

Tenant en mépris les malignes
Qui disent aux pauvres humains
Leur avenir, selon les lignes
Inscrites au creux de leurs mains,

Certaine comtesse a fait sienne
Une science dans l'oubli :
Bref, elle est podomancienne,
Et c'est dans les pieds qu'elle lit.

— Nickelés ou bien en dentelle,
Cambrés ou plats, bien faits ou bots,
Montre tes pieds, déclare-t-elle,
Je te dirai ce que tu vaux.

A Paris et dans les provinces,
Elle a vu des pieds par milliers,
Pieds de rois, et ducs et des princes.
Et de simples particuliers.

Mais dans tous ces pieds, somme toute,
Elle n'a rien trouvé de bon ;
Et cette comtesse ne goûte
Vraiment que les pieds de Cochon.

Doc.

NOTRE COURRIER

UNE TRADUCTION D'ESDRAS

Rouen, 9 juillet 1913.

Madame,

Voulez-vous permettre à un ancien lecteur de l'*Echo du Merveilleux* (depuis 1894) de vouloir bien demander dans la Rubrique « Notre Courrier », si une traduction française des IIIe et IVe livres d'Esdras existe ; à quelle librairie on pourrait se la procurer ; à quel prix ?

UN VIEUX LECTEUR.

L'APPARITION DE BONDY

Comme suite à la communication que je vous ai faite sur cette apparition, je tiens à vous faire connaître les mesures prises à cet égard par l'autorité diocésaine :

Défense a été faite au propriétaire du lieu de l'apparition de laisser pénétrer qui que ce soit dans sa propriété ; défense à une Dame catéchiste qui accompagnait les enfants et qui a vu l'apparition avec elles le 17 mai et l'a revue seule les 18 et 19 mai, d'en parler à quiconque ; défense et cela sous peine d'excommunication ! à tout fidèle, de se rendre sur le lieu de l'apparition. Cette défense a été portée en chaire par le curé de la paroisse.

DOMINIQUE.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.